

## **Chapitre I. Histoire et théories**

---

### **Présentation générale**

**Jacqueline HECHT**

Institut national d'études démographiques

Lorsque les organisateurs du Colloque « Fécondité » ont suggéré d'inaugurer cette manifestation par une séance consacrée d'une part à l'histoire de la fécondité, de l'autre aux théories que cette dernière a pu susciter, ils ne pensaient sans doute pas que, s'ils avaient été suivis au pied de la lettre, il n'aurait pas suffi d'une séance, mais de deux ou bien plus, qu'un colloque tout entier n'aurait pu à lui seul épuiser la question, et que les Actes finalement publiés auraient sans doute exigé plus d'un épais volume.

Parler de la fécondité, c'est en effet parler de l'origine même de l'humanité, de la source, ou d'une des sources essentielles de la religion, de la culture, de l'art et de toute organisation sociale. Il ne s'agit donc pas d'un simple paramètre démographique, et il vaut peut-être la peine, en guise d'introduction, de jeter un coup d'œil sur les avatars de cette variable, dans les faits comme dans les idées.

#### **1. Du culte de la Déesse-mère à la maîtrise de la fécondité**

Au commencement, est-il dit dans le premier livre de l'Ancien Testament, justement dénommé la « Genèse », Dieu créa les cieux et la terre, puis, le sixième jour, Il créa l'homme et la femme, Il les bénit et leur ordonna : « Soyez féconds, multipliez, remplissez la terre et l'assujettissez » (1, 28). À cette injonction devait s'ajouter une promesse inlassablement répétée : « Il n'y aura parmi toi ni mâle ni femelle stériles, ni entre tes bêtes » (Deutéronome, 7, 14). Ce commandement divin de « Croître et multiplier » se retrouve, sous une forme ou sous une autre, dans la plupart des cultures, sinon toutes, et dans toutes les religions : au sommet du Panthéon assyrien figurait le dieu Baal, dit le Procréateur, et son épouse Mylitta, déesse de la Fécondité. En des temps où les subsistances étaient rares, les famines fréquentes et la mort omniprésente, la question de la survie et de la reproduction du groupe était primordiale. À la fécondité des êtres humains s'associait également celle des terres et des animaux. Lorsque Dieu, ou les dieux, voulaient témoigner leur bienveillance envers leurs créatures, ils multipliaient les naissances des petits d'hommes, les récoltes et les troupeaux. Mais lorsque leur colère s'abattait sur ceux qui transgressaient la Loi, elle se manifestait par une stérilité qui frappait et les êtres vivants et les sols autrefois nourriciers : « La maison de l'impie deviendra stérile » (Job, 15,34). Néanmoins, si le pécheur se repent, Dieu lui pardonnera : Il multipliera le fruit de ses

entrailles, celui de son bétail et celui de son sol (Deutéronome, 30, 5, 9, 16). Sa mansuétude s'étend jusqu'à la pécheresse des pécheresses, Jérusalem, qui, repeuplée, rentre en grâce : « Réjouis-toi, stérile, toi qui n'enfantas plus ! [...] Car les fils de la délaissée seront plus nombreux que les fils de celle qui est mariée » (Ésaïe, 54, 1).

Néanmoins, de manière générale, la femme qui n'avait pas conçu était maudite. Comparée à un fruit sec ou à un figuier mort, la « bréhaïne » n'était plus considérée comme une vraie femme, mais plutôt comme une sorcière, et l'on estimait même qu'elle n'avait jamais réellement vécu ; à l'inverse, la stérilité masculine devait rester longtemps méconnue, et le culte phallique était largement répandu. Dans de nombreuses cultures, les vieilles filles et les veuves n'héritaient pas. La polygamie et la prostitution sacrées étaient admises, voire encouragées. Dans le cas d'une union stérile, la femme était autorisée à être fécondée par un frère ou un parent de son époux – c'était notamment le cas chez les Hébreux avec la coutume du lévirat, selon laquelle une veuve sans enfant devait se remarier avec le frère de son défunt mari –, et la femme stérile pouvait être elle-même répudiée et remplacée au bout d'un certain temps. C'était donc la fécondité, et non le sexe, qui faisait véritablement la femme.

La fertilité était ainsi un signe de bénédiction et de vie, la condition même de la survie de l'individu au-delà du trépas, et la condition *sine qua non* de la perpétuation du groupe, alors que la stérilité était un présage de mort et la marque inexorable de la malédiction divine. D'où le culte rendu à la fécondité depuis l'aube de l'humanité et l'adoration, sous ses diverses formes, de la Terre, idéalisée en Déesse-Mère, dont l'image se retrouvera jusque dans celle de Marie, à la fois vierge, mère et sainte, mère de Dieu et mère de l'Occident chrétien.

Ce culte se manifeste très tôt dans l'art primitif, dans l'art rupestre comme dans celui de la sculpture. À l'époque préhistorique, les représentations masculines étaient peu nombreuses. En revanche, les représentations féminines foisonnent, depuis la célèbre Vénus de Lespugue (27 à 20 000 ans avant J.-C.) jusqu'aux multiples figurines censées représenter la terre ou les récoltes. Ces figurations exaltent toutes, en l'amplifiant et en le déformant, le corps de la femme vu non pas comme un objet sexuel mais comme une promesse de fertilité, avec des seins lourds, des hanches larges, un ventre proéminent – à l'époque contemporaine, le sulfureux tableau de Gustave Courbet, représentant un sexe féminin et intitulé « L'Origine du monde », ne reprend-t-il pas peu ou prou cette vision ? Aux temps anciens, le corps féminin n'est cependant pas représenté uniquement comme une promesse de fertilité, il symbolise aussi l'accomplissement de cette promesse, à savoir la fécondité : dans leur rôle de mère à l'enfant, les figurines préhistoriques, qui, très curieusement, portent toutes déjà leur nourrisson sur le bras gauche, annoncent déjà les Vierges à l'enfant qui fleuriront en Occident à partir du Moyen Âge.

Cette vénération de la fécondité féminine n'exercera pourtant pas d'influence sur l'organisation sociale, caractérisée toujours et partout par la domination masculine et par une inégalité qui exclut les femmes du savoir et du pouvoir. Tout en la révéralant, les hommes des premiers temps ont été également, dès les origines, particulièrement soucieux de s'approprier par tous les moyens cette mystérieuse spécificité féminine, la fécondité, qui, une fois la fécondation accomplie, et parfois même en dépit de l'acte proprement dit de fécondation, leur échappe à peu près complètement (dans certaines cultures, le lien entre l'acte sexuel et la grossesse n'était pas toujours établi). Et, comme l'ont montré les anthropologues, de Claude Lévi-Strauss à Françoise Héritier, c'est ce désir d'appropriation et de contrôle qui est à la source de la soumission des femmes, de la différenciation des rôles et de la répartition sexuelle des tâches – femme/cueilleuse, homme/chasseur. D'où, par voie de conséquence, la prohibition de l'inceste, quelque variable qu'en soit le degré d'interdiction suivant les cultures ; la loi de l'exogamie, qui consiste dans l'échange des femmes et de leur pouvoir d'enfanter entre des groupes d'hommes ; et enfin l'institution de toute forme légale ou reconnue d'union stable. C'est bien ce désir qui est à l'origine de ce que l'on a pu appeler les trois piliers fondamentaux de toute société et de toute culture, auxquels Françoise Héritier ajoute la valence différentielle des sexes.

Ce culte de la fécondité, celui de la vie contre la mort, perdurera pendant des millénaires, et, en Occident, au moins jusqu'au XVII<sup>ème</sup> siècle après J.-C. À l'extrême fin du XIX<sup>ème</sup> siècle encore, Émile Zola, pour fustiger le mouvement de dénatalité déjà largement entamé, n'intitulera-t-il pas l'un de ses grands romans *Fécondité* ? C'est qu'à partir du XVIII<sup>ème</sup> siècle, en France, pour de multiples raisons, dont essentiellement la baisse de la mortalité, les attitudes avaient commencé à changer : les couples, qui accordent une nouvelle attention à l'enfant, veulent désormais, comme le relève déjà l'économiste Richard Cantillon, assurer à leur progéniture un niveau de vie au moins égal, sinon supérieur au leur. Dans cette perspective, ils jugent donc opportun de limiter le nombre de leurs rejetons. La maîtrise de la fécondité a ainsi suivi, et, dans certains cas, a même anticipé la maîtrise de la mortalité. Pour réduire la taille de leur famille, les couples faisaient déjà appel aux divers moyens dits « naturels » à leur portée, mariage tardif, abstinence temporaire ou définitive, allaitement prolongé, en n'hésitant pas, suivant les circonstances, à recourir à l'avortement, à l'infanticide ou à l'exposition des enfants. Signalons que le couchage des nourrissons dans le lit conjugal, la mise en nourrice à la campagne des enfants nés en milieu urbain et l'abandon des nouveau-nés, voire leur dépôt à l'Hôpital des Enfants-Trouvés pouvaient être considérés comme des infanticides déguisés, la mortalité de ces petits êtres étant particulièrement élevée. Mais, bientôt, les « funestes secrets », inconnus à tout animal autre que l'homme, suivant l'expression de Jean-Baptiste Moheau (dans *Recherches et considérations sur la population de la France*, 1778), se répandent jusque dans les campagnes. On n'hésite plus à tromper la nature en pratiquant le

*coitus interruptus*, la sodomie entre époux, et plus tard, à l'exemple de Casanova, et peut-être de Valmont, de Don Giovanni et autres séducteurs du siècle des Lumières, à se livrer aux premiers essais de condom ou à utiliser d'autres procédés dits « artificiels ». Mais si, dans les faits, la fécondité légitime commence à baisser, la norme, du point de vue idéologique, reste le populationnisme, c'est-à-dire le transfert du dogme de la fécondité individuelle à celui de la fécondité collective.

## **2. Encouragement ou limitation des naissances : choc des théories, divergences des politiques**

À la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle, cependant, c'est Malthus qui, au lendemain de la Révolution française, est le premier à sonner officiellement le tocsin démographique. De nombreux facteurs vont désormais imposer, pour la première fois dans l'histoire, si l'on excepte la Grèce de l'époque classique et le temps où le christianisme médiéval exaltait la chasteté et le célibat, une idéologie réductrice qui dominera dans sa plus grande partie le XIX<sup>ème</sup> siècle, alors même que la population d'une part, et les subsistances de l'autre, connaîtront une croissance sans précédent, l'une, d'ailleurs, expliquant l'autre. Persuadé néanmoins que la population croît en progression géométrique et les subsistances en progression arithmétique, le pasteur anglais prône la contrainte morale, c'est-à-dire la chasteté pré-nuptiale et le mariage tardif, tout en repoussant avec la dernière énergie « tout moyen artificiel et hors les lois de la nature que l'on voudrait employer pour contenir la population » (*Essai sur le principe de population*, 1798).

À « la » loi dite naturelle ou biologique de Malthus, fondée sur la puissance irrésistible de l'instinct sexuel reproducteur face à des possibilités réduites de subsistance, loi qui se voulait immuable et universelle, Marx devait cependant opposer non pas une mais « des » lois propres à chaque mode historique de production et destinées à disparaître avec chacun d'entre eux. Selon la loi propre au système capitaliste, la surpopulation relative ou apparente est due à l'accroissement du capital constant (essentiellement les machines) au détriment du capital variable (la force ouvrière), d'où l'effectif d'ouvriers non employés, mais il ne s'agit en aucun cas d'une surpopulation réelle ou absolue. Les socialistes dits « scientifiques » sont rejoints dans leur opposition à Malthus par les socialistes dits utopistes, qui voient dans le nombre un facteur décisif dans la lutte des classes, et qui font confiance, quant à eux, à la bonté de la nature pour nourrir toutes les bouches supplémentaires. Ils n'en affirment pas moins, comme l'excentrique théoricien de l'unité universelle qu'était Charles Fourier, que cette même nature entrave par diverses digues, dont l'exercice physique et une alimentation appropriée, la capacité de reproduction ; ou comme l'ennemi juré de la contrainte morale, Pierre-Joseph Proudhon, qui met en regard la faculté industrielle et la faculté génératrice, que le travail est pour l'amour une source de refroidissement. En revanche, dès la fin du XIX<sup>ème</sup>, l'extrême gauche néo-malthusienne et

eugéniste militera pour la « grève des ventres » en préconisant tous les moyens de limitation des naissances disponibles, de la contraception artificielle à l'avortement. Et, à partir de 1870, les différents pays européens emprunteront l'un après l'autre le chemin que la France, fille aînée de l'Église, avait primitivement frayé, mais en faisant appel dorénavant aux méthodes néo-malthusiennes.

Dans la première moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle, à l'inverse des théories socialistes, la plupart des théories démo-économiques élaborées par les penseurs libéraux s'étaient situées dans la mouvance malthusienne, que ce fût la loi des rendements décroissants, selon laquelle une population en constante progression ne pourra être indéfiniment nourrie par l'exploitation de sols de moins en moins fertiles ; la loi d'airain des salaires, qui démontre que toute augmentation du salaire minimal de subsistance, favorisant la fécondité, ramène finalement celui-ci, par la concurrence, à son niveau initial ; ou la théorie de la population stationnaire, d'après laquelle, pour aboutir à l'arrêt éminemment souhaitable de l'accroissement et du capital et de la population, il faut recourir à la restriction volontaire ou même obligatoire des naissances. Dans la deuxième partie du siècle, ce sont des théories qualifiées de sociales ou de sociologiques qui leur succèdent ; à l'instar de Marx, leurs auteurs assurent que la croissance démographique est déterminée par des conditions socio-économiques spécifiques. Mais alors que les pères fondateurs de la sociologie, d'Auguste Comte à Émile Durkheim, voient dans l'augmentation du nombre des hommes la source même de la civilisation et le plus sûr témoignage du progrès, d'autres auteurs soulignent qu'à partir d'un certain point, c'est la civilisation elle-même qui met un frein à la fécondité : le philosophe anglais Herbert Spencer, reprenant en quelque sorte le parallèle établi par Proudhon, oppose lui aussi l'individuation, c'est-à-dire l'aptitude de chaque membre de l'espèce à se conserver, à la genèse, c'est-à-dire son aptitude à produire d'autres membres, tandis que le sociologue et démographe Arsène Dumont élabore à son tour, après Cantillon, la théorie de la capillarité, fondée sur le désir d'ascension sociale de l'individu, qui s'exprime au détriment de son désir d'élever une nombreuse progéniture.

À la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle apparaît le souci de redécouvrir, dans un effort de synthèse, à l'exemple de Malthus et de Marx, une loi générale de la population qui engloberait, en cherchant si possible à les expliquer, la totalité des phénomènes démographiques. C'est ainsi le temps de la loi ou de la courbe logistique, dont les tenants cherchent à enfermer la croissance dans une formule mathématique : s'appuyant sur le concept de la résistance opposée à l'accroissement d'une population par son milieu, ils affirment qu'à terme, cet accroissement atteindra une limite supérieure qui ne pourra être dépassée ; la population aboutira donc à un état stationnaire. Ce schéma sera repris dans les années 1920 par les fameux biologistes américains Raymond Pearl et Lowell J. Reed qui, sans connaître leurs prédécesseurs européens, démontrent que, lorsque des populations composées d'organismes inférieurs sont encloses dans un espace limité, ces populations, si bien

nourries soient-elles, voient leur fécondité diminuer en raison de leur excessive densité. Toutefois, en Europe, le concept logistique avait déjà fait place à d'autres notions. C'est ainsi que l'ancien concept d'optimum de population, converti par la suite en rythme optimal de croissance, revient à l'honneur. Mais il fait place, lui aussi, à celui des différents « états », « types », « stades » ou « régimes » qui caractérisent l'évolution d'une population. Ce cheminement finit par aboutir à la théorie de la révolution démographique élaborée par le Français Adolphe Landry, qui a été réaménagée et diffusée par les auteurs anglo-saxons sous le nom de théorie de la transition : en bref, celle-ci indique comment, à partir d'une natalité et d'une mortalité également fortes, par le biais d'une restriction volontaire des naissances, l'évolution démographique aboutit à une natalité et à une mortalité également basses.

En dépit de son succès, cette théorie a été critiquée pour ses insuffisances et son manque d'adéquation aux réalités historiques. Mais, comme toutes les autres théories avancées après ou avant elle, ainsi celle de l'économiste américain Richard A. Easterlin sur les relations existant entre la fécondité et le marché du travail, elle a joué un rôle incontestable à un moment donné de l'histoire. De nos jours encore, n'est-ce pas elle qui tient toujours la route puisque Adolphe Landry a prévu que la natalité pourrait en certains endroits tomber au-dessous de son point d'équilibre face à la mortalité ?

Il semble donc bien qu'en fin de compte, la plupart des théories qui ont été avancées constatent, ou prévoient, quand elles ne la préconisent pas, une diminution volontaire de la fécondité. Ce sera sous l'influence d'hommes profondément persuadés des bienfaits de la croissance, comme Adolphe Landry et Alfred Sauvy, qu'en France, une politique favorisant systématiquement les naissances sera définie et mise en œuvre.

Entre la Première et la Deuxième guerre mondiale, certains pays – aussi bien démocratiques comme la France que totalitaires comme l'Allemagne, l'Italie, le Japon ou l'URSS – avaient déjà tenté d'infléchir leurs courbes démographiques, en théorisant et en appliquant une politique d'encouragement de la fécondité, doublée dans certains cas d'une politique eugéniste, et en réprimant parallèlement la contraception et l'avortement. Mais au lendemain du deuxième conflit, la politique démographique se présentera dans le monde sous des aspects inédits. D'un côté, dans certains pays occidentaux développés, notamment en France, la crainte d'un vieillissement accéléré, celle d'une « France ridée », à laquelle s'ajoute celle d'un « glacial hiver européen », voire d'un « crépuscule de l'Occident », entraîne le renforcement d'une politique familiale et démographique volontariste qui cherche par tous les moyens à assurer au moins le remplacement des générations. En revanche, dans quelques-uns des pays dits alors en voie de développement, où la mortalité, grâce à l'introduction des techniques occidentales, avait sensiblement baissé, la crainte d'un taux trop rapide d'accroissement entraîne l'application d'une politique néo-malthusienne reposant sur un « birth control » généralisé - politique que d'aucuns diront imposée par

l'Occident. C'est le temps des travaux du Club de Rome, celui où l'on parle de « bombe P », de « démographie galopante », de retour à l'« An I » ou de « croissance zéro ».

Ces perspectives alarmistes semblaient avoir été écartées à la fin du XX<sup>ème</sup> siècle. Mais au XXI<sup>ème</sup>, la crise survenue à la fin de la première décennie remet en selle les anciennes icônes dont les démographes et les économistes avaient bien cru être définitivement débarrassés. Malthus, Marx, Keynes sont de nouveau à la mode : le marché, naguère encensé, est vu dorénavant comme la source de tous les maux ; il est de bon ton maintenant de crier haro sur le libéralisme et de prôner le retour à l'intervention de l'État, lequel devra soutenir la demande par l'investissement public, au risque, si nécessaire, d'un déficit budgétaire régulier. Jusqu'à l'« hypothèse communiste » qui, malgré toutes les expériences passées et présentes, refait surface, au moment même où la bête noire de Marx, Malthus, remonte à son tour sur le devant de la scène : alors que la population mondiale était censée passer de 7 à 9 milliards d'ici 2050, les récentes projections ont fait apparaître que, si la fécondité ne diminuait pas davantage au Sud, il fallait tabler sur un ou deux milliards supplémentaires. Comme au temps de Malthus, la question de la production agricole revient donc au premier plan. Avant leur disparition, des personnalités aussi diverses que Claude Lévi-Strauss lui-même, Théodore Monod, Konrad Lorenz ou René Dumont avaient déjà attiré l'attention sur les risques que présenterait une croissance démographique non maîtrisée face aux ressources limitées du globe.

### **3. Écologie, notion de genre et indifférenciation des sexes**

Cette résurgence du malthusianisme est renforcée par l'apparition d'un élément nouveau, le réflexe écologique, conduisant ou devant conduire au respect de l'environnement. L'espèce humaine est actuellement chargée, dans certains milieux, de tous les péchés. Bactérie nuisible apparue à la surface de la terre, l'Homme qui, dès la révolution de l'agriculture au néolithique, aurait porté atteinte au sacro-saint état de nature, contribuerait par sa seule présence au réchauffement climatique et à la détérioration de la planète. D'où les judicieux conseils prodigués par de bons apôtres écologistes : étant donné que tout enfant nouveau-né, sans compter ses futurs descendants, augmente sensiblement la consommation d'énergie et accélère le changement climatique, et qu'un petit Européen consomme autant que dix petits Africains, il faut limiter au maximum les naissances en Occident, rejoindre si possible l'objectif chinois de l'enfant unique, et prévoir, par exemple, une France de 20 millions d'habitants, *optimum* écologique, selon d'aucuns, sinon économique et démographique.

Un autre concept important, qui nous arrive, comme bien d'autres, des États-Unis, vient d'entrer en jeu : la notion de « genre », c'est-à-dire du sexe non plus biologique, mais culturellement et socialement construit. Alors que l'opposition primale entre le masculin et le féminin a toujours structuré la pensée humaine, comme l'a si bien rappelé Françoise

Héritier, qu'elle s'est toujours traduite en un langage binaire et hiérarchisé, et que toutes les sociétés se sont fondées sur la différenciation biologique et symbolique des sexes : la dualité du masculin et du féminin, telle qu'elle s'exprime dans les mythes, les rites, les diverses constructions, sociales et autres ; celle qui se retrouve aussi bien dans le yin et le yang chinois, ou la yoni et le lingam hindous, que dans l'opposition du ciel et de la terre, du clair et de l'obscur, du chaud et du froid, du sec et de l'humide ; cette opposition et cette attraction des contraires, sur lesquelles repose l'équilibre du monde, un seul pôle, néanmoins, le pôle masculin, étant toujours valorisé ; cette dualité plusieurs fois millénaire, qui a légitimé l'inégalité sexuelle, la soumission féminine et la domination masculine, tend à faire place maintenant à une volonté d'indifférenciation des sexes et de confusion des genres dont l'accomplissement, outre ses incidences sociales ou politiques, modifierait sans doute de façon non négligeable les comportements démographiques.

Au discours stigmatisant l'oppression des femmes et prêchant la fin de la domination masculine, répond un autre discours, arguant que la femme a déjà largement acquis son émancipation : grâce à la contraception et à l'avortement, ne maîtrise-t-elle pas à peu près complètement sa fécondité, reculant l'âge de la première naissance, espaçant ou supprimant complètement les suivantes ? Par ailleurs, de multiples droits lui ont été accordés dans les domaines du nom, de la filiation, de la garde des enfants, et sa protection a été renforcée par la sanction du harcèlement sexuel et moral, par celle du viol ou par l'incrimination de la clientèle des prostituées. Bref, ce seraient désormais les femmes qui détiendraient le pouvoir, notamment dans le domaine de la reproduction, où l'homme n'aurait plus guère à fournir que sa semence...

Sous l'influence des *gender*, des *queer* ou des *multicultural studies* d'origine nord-américaine, les différences entre les hommes et les femmes sont considérées comme étant des artefacts purement sociaux, leur fondement biologique étant nié, ou minimisé. Il n'y aurait qu'un seul sexe, ou une multiplicité de sexes. Pour libérer la femme de son antique servitude, il conviendrait donc d'abolir ces différences qui se sont muées en inégalités, et, à la limite, de détruire les catégories homme/femme (si ce n'est, ajoutent certains, le concept même d'humanité qu'il faut mettre bas) : un couple canadien n'a-t-il pas récemment décidé de ne pas déclarer le sexe de son nourrisson pour lui laisser le soin de choisir lui-même son « genre » le moment venu ? Et n'est-il pas prévu d'introduire l'enseignement du « genre » dans les programmes scolaires dès les petites classes ?

Cette vision d'une société sans sexe, asexuée ou post-sexuelle, adepte du *no sex* ou se satisfaisant peut-être de cyber sexe ou sexe virtuel (d'aucuns se sont élevés contre la suprématie du pénis, « organe fasciste » par excellence, et ont préconisé le retour à la masturbation), interpelle certains observateurs. Ceux-ci constatent que le long mouvement de dissociation de la sexualité et de la procréation, qui avait débuté au XVIII<sup>ème</sup> siècle, trouve peut-être maintenant son aboutissement, avec toutes les techniques présentes et à



venir de fécondation : insémination artificielle, procréation médicalement assistée, recours aux mères porteuses, sélection et congélation des embryons, mise au monde d'enfants posthumes et de bébés-médicaments, et bientôt peut-être clonage reproductif et gestation *extra utero*. Au vu de ces perspectives vertigineuses sur l'avenir de la reproduction humaine, on peut en effet se dire que, oui, décidément, la fécondité n'est plus ce qu'elle était...

Si l'on ajoute à ces divers éléments la transformation de l'institution familiale avec la légalisation du mariage des homosexuels, jointe au droit à l'adoption et à la procréation assistée, on réalise qu'en tout cas, la fécondité se trouve actuellement à un carrefour : le « Brave New World » d'Aldous Huxley n'est plus une utopie lointaine, il est ici, à nos portes, et une manifestation comme le présent colloque, qui fait le point sur la fécondité, sa représentation, sa causalité et sa prospective, est la bienvenue.

#### **4. Les communications de la séance I**

Il était hors de question, cependant, que tous les aspects liés à l'histoire et aux théories de la fécondité fussent traités par les intervenants dans la présente séance. Certaines communications ont été sollicitées, d'autres ont été proposées spontanément. Quelques projets, prévus au départ, ont été abandonnés en cours de route, alors que d'autres ont surgi inopinément.

Toujours est-il que nous nous trouvons en présence de onze communications dont chacune apporte un éclairage sur un point particulier ; mais, par souci de logique, nous avons essayé de regrouper l'ensemble selon un classement à la fois chronologique et thématique, que l'on pourra juger, peut-être, quelque peu arbitraire et artificiel, mais qui a au moins un mérite, celui d'introduire un peu d'ordre dans un jeu nécessairement disparate.

Le **groupe 1** comprend tout d'abord une communication qui traite d'un phénomène historiquement récurrent : s'interrogeant sur les variations de la fertilité en période de crise, le Dr J-N. Biraben se penche sur les cas d'aménorrhées de famine observés dans les temps anciens comme à l'époque contemporaine, notamment pendant les deux guerres mondiales, où la conjonction du stress, de l'insuffisance alimentaire et de l'excès de fatigue physique semble expliquer l'arrêt des règles et de l'ovulation chez la femme, avec la stérilité qui s'ensuit (de nos jours, ce serait plutôt l'obésité qui diminuerait la fertilité...). Viennent ensuite deux communications qui portent sur le XVIII<sup>ème</sup> siècle, époque qui, on le sait, a accordé une importance primordiale aux différents aspects de la fécondité, de la reproduction et de la population en général : C. Blum (Université de l'État de New York à Stony Rook), éminente dix-huitiémiste nord-américaine, nous présente la controverse qui s'est ouverte entre Diderot et Rousseau au sujet des deux instincts qui gouvernent la procréation, Diderot affirmant que l'homme est mû à la fois par l'instinct de conservation individuel et l'instinct de propagation de l'espèce, alors que, pour « Jean-Jacques », le

second instinct consiste simplement à ne pas aimer voir périr son semblable. G. Poulalion étudie pour sa part le débat qui s'est instauré, *via* leurs publications respectives, entre le pasteur anglais Malthus et le pasteur suisse Muret – ce dernier étant un grand technicien avant la lettre de l'analyse démographique – à propos de la sur – et de la sous – population à la fin du siècle des Lumières.

Avec le **groupe 2**, nous passons du XVIII<sup>ème</sup> au XIX<sup>ème</sup> siècle, de l'étude de communes rurales à celle de zones industrielles. Ce groupe comprend la communication de M.-N. Denis, qui examine la fécondité et la contraception dans des communes campagnardes d'obédience religieuse différente en Alsace, au XVIII<sup>ème</sup> et au XIX<sup>ème</sup> siècle, et qui constate une amorce précoce de la limitation des naissances chez les luthériens ; et celle de T. Eggerickx, qui étudie l'impact de la crise économique des années 1873-1892 sur la fécondité dans les bassins industriels de Wallonie : cette crise aurait eu un effet de détonateur sur le mouvement de baisse de la fécondité déjà enclenché.

Le **groupe 3** aborde deux questions fondamentales au XIX<sup>ème</sup> siècle : celle de l'illégitimité et celle de la contraception dans le couple. A. Fauve-Chamoux nous parle des rapports entre l'illégitimité et la domesticité au XIX<sup>ème</sup> siècle : ces deux phénomènes manifestant une corrélation particulièrement frappante dans le sens de la hausse comme dans le sens de la baisse, Fauve-Chamoux se demande si l'on ne peut pas trouver dans le rôle décroissant de la domesticité la clé manquante qui permettrait d'expliquer, au moins en partie, le déclin de la fécondité illégitime au XIX<sup>ème</sup> siècle. S. Bree (Université de Saint Quentin-en-Yvelines) retrace pour sa part l'évolution de la fécondité légitime et illégitime à Paris au XIX<sup>ème</sup> siècle : si la fécondité illégitime a pu combler en partie le déficit de fécondité légitime dans la capitale – les couples parisiens sont « les *leaders* du *birth control* français, et sans doute même européen et mondial » –, les « funestes secrets » n'ont pas tardé à se répandre, eux aussi, de manière encore plus soutenue chez les couples « non réguliers ». Quant à R. Binion, historien américain qui nous fait bénéficier de son immense culture littéraire, artistique et linguistique, il nous dépeint avec brio le portrait de la famille « contraceptrice », et donc « coupable », tel qu'il ressort de la littérature européenne, de 1870 jusqu'à la veille de la Première guerre mondiale.

Le **groupe 4** s'intéresse à une idéologie et à des techniques respectivement apparues à la fin du XIX<sup>ème</sup> et à la fin du XX<sup>ème</sup> siècle : il s'agit d'une part de l'eugénisme, avec G. Bellis, M.-H. Cazes et A. Parant, qui, après nous avoir donné un aperçu historique de l'ancien eugénisme (Hitler et Mao, même combat ?), mettent en lumière les dangers que recèle le nouvel eugénisme, l'eugénisme « soft », pourrait-on dire ; d'autre part, l'histoire sexuée de la fécondité est vue à travers les techniques, notamment à travers la procréation médicalement assistée, par L. Tain.

Enfin, la séance I se termine en fanfare avec la communication de P. Cordazzo, qui, à grands coups de projecteur, nous présente la fécondité telle qu'elle apparaît dans la bande dessinée, expression graphique et littéraire des XX<sup>ème</sup> et XXI<sup>ème</sup> siècles qui a définitivement acquis ses lettres de noblesse (Edgar Rice Burroughs ne s'est-il pas inspiré de Michel-Ange pour créer son personnage de Tarzan, et le grand romancier Umberto Eco ne voit-il pas dans la bande dessinée l'un des arts majeurs de notre temps ?).

Voici donc un ensemble très original, qui aurait pu, certes, être tout à fait différent, mais qui nous offre des aperçus fort intéressants sur certains des phénomènes et des mouvements d'idées reliés, dans l'histoire, à la fécondité. Il aurait peut-être été souhaitable que deux communications supplémentaires soient venues ouvrir et clore la séance : l'une, au début, sur la place de la fécondité dans la mythologie, dans l'art et dans la religion, dans la pensée dite sauvage comme dans la pensée supposée la plus rationnelle ; l'autre, à la fin, qui aurait dû nous être présentée par J.-C. Chesnais : elle nous aurait éclairés sur le débat suscité par la théorie de la transition et nous aurait permis peut-être de mieux comprendre ce « retour du refoulé » auquel nous assistons de nos jours.